

# AVANT QUE J'OUBLIE...

Volume 1, numéro 4 - AVRIL 2009

Avril, le printemps, le renouveau. Nous parlons souvent de l'arrivée du printemps. Cette saison est un moment opportun pour faire des changements, pour déménager. Combien d'entre-nous ont raconté, à ceux qui se trouvent sur notre route, comment nous sommes arrivés en Alberta? Que ce soit par train il y a 100 ans ou il y a 15 ans, cette arrivée marque l'histoire de nos vies et celle de notre communauté. Nous vous présentons donc des auteurs qui racontent ces venues. La leur, celle de leurs ancêtres. Vous y trouverez aussi des souvenirs de l'époque des « homestead », de la poésie, de la vie. Parce que tout le monde peut se raconter, parce que nous devons nous remémorer, pour ne pas oublier. Le printemps est arrivé et rappelons que beaucoup d'entre nous, un jour, sont aussi arrivés.

## PRINTEMPS QUATRE-VINGT-QUATORZE

Il pleuvait fort sur mon avril quatre-vingt-quatorze

Un fleuve, deux mères et trois rivières serraient ma gorge  
J'avais la vingtaine et une qui hurle  
J'avais le tsunami dans l'âme, les larmes qui brûlent  
C'est ainsi que j'ai choisi l'exil, sans le choisir  
C'est ainsi que j'ai saisi l'instant, l'instinct de partir

Mal à mon spleen  
Can't hear my calling  
Dérailler vers l'Ouest  
Sweet motion sickness  
Planter des arbres, servir aux tables  
Le house keeping et le camping  
Apprendre l'anglais, prendre l'air frais  
Dérailler vers l'Ouest  
Parce que les voyages forment la jeunesse

Dans mon backpack, le Rolling Stone Magazine  
Grunge is not yet dead but oh I know it's coming  
Kurt Cobain has put a bullet in his head  
Ma génération a le ventre plein mais le cœur faible

Sur un autre continent, on se massacre à la machette  
Mais dans mon wagon-coach transcanadien, ça ne fait même pas les manchettes

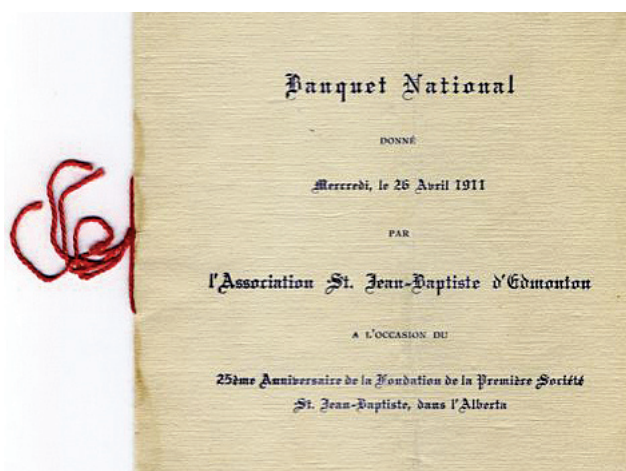
Interminable Ontario : Ours to Discover  
Un arrêt, gare centrale : la Fourche pendant une heure  
Saskatchewan : des horizons sans fin  
Surprise au pied des rocheuses : une autre belle province  
Ce n'est pas la destination qui compte mais bien la journée  
Et comme Smashing Pumpkins le chante, Today is the greatest day

Il ventait fort sur mon printemps quatre-vingt-quatorze  
Balayé mon chagrin d'amant, envolée la peur dans ma gorge  
J'avais la vingtaine et une qui hurle  
J'avais la vie devant moi, moi devant la solitude  
Voilà comment j'ai choisi l'exil, sans le deviner  
Voilà comment j'ai senti l'instinct, l'instant de rester

- par Josée Thibeault

## L'Association Saint-Jean-Baptiste d'Edmonton

J'ai trouvé pour vous :



Archives Saint-Jean (Duro IP230)

Le 26 avril 1911, l'Association Saint-Jean-Baptiste d'Edmonton célèbre le 25<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la première Société Saint-Jean-Baptiste, fondée à Saint-Albert par le Lieut.-Col. J.A. Ouimet. Le premier président est Jos. Lamoureux.

### Au menu du banquet d'anniversaire

Amandes salées, pâtés aux huîtres, olives royales  
Viandes froides, langue à la gelée  
Dinde à la Canadienne, porc et jambon  
Bœuf à la Tartar, bœuf aux céréales  
Salade de homard à la Jardinière  
Patates à la crème, céleri en branches  
Gelées à l'anniversaire  
Crème froide aux framboises  
Gâteaux à la provinciale  
Charlotte Russe  
Thé et Café

Le programme du banquet présente la liste des présidents de la Société Saint-Jean-Baptiste d'Edmonton depuis sa fondation en 1894 :

G. Roy	1894
S. Larue	1895
J.G. Fairbanks	1896
J.H. Gariépy	1897
J.H. Picard	1898
F. Villeneuve	1899
Hon Ph. Roy	1900
J. Royal	1901
O. Tessier	1902
P.E. Lessard	1903
O. Derome	1904
J.T. La Bissonnière	1905
J. Bilodeau	1906
W. Gariépy	1907
J.M. Déchène	1908
Dr. A. Blais	1909
L. Madore	1910
J.E. Thériault	1911

La Société Saint-Jean-Baptiste d'Edmonton est née le 8 avril 1894 et son premier président est Georges Roy. La Société a pour but de « grouper les forces vives de notre nationalité et de développer chez chacun de nous, à côté d'une loyauté à toute épreuve aux institutions britanniques, l'amour de tout ce qui fait que nous sommes français tout en étant Canadiens. » (Courier de l'Ouest, le 9 avril 1908)

La Société va jouer un rôle politique important. Entre autres, elle s'attaque à l'Ordonnance scolaire de 1892 qui fait de l'anglais la langue



Présidents de la Société Saint-Jean-Baptiste de 1894-1907.

APA B6992, Archives provinciales de l'Alberta

obligatoire de l'enseignement dans les territoires. En 1905, au moment où l'on prépare les projets de loi d'autonomie qui vont assurer la création de la nouvelle province de l'Alberta, la Société envoie un communiqué au premier ministre Wilfrid Laurier, lui demandant que le français soit déclaré une des langues officielles de la nouvelle province et qu'elle soit garantie comme langue d'enseignement dans les écoles de l'Alberta.

- par France Levasseur-Ouimet Ph.D.

# Du collège classique au Québec, à un « homestead » en Alberta

Après avoir terminé ses études classiques au Collège des Clercs de Saint-Viateur à Joliette, mon père, Adrien Piquette, a choisi de répondre à l'appel *Go West Young Man*, plutôt que d'accepter l'offre d'un travail ordinaire.

Adrien postula pour un *homestead* le 28 juillet 1910, pour la section 33, Township 59 Range 9, à l'ouest du quatrième méridien. Il n'avait que 21 ans. Il construisit un petit *shack* et commença le défrichage de sa terre. Trois ans plus tard, il était fier d'en obtenir le titre. Il accepta avec courage ce nouveau style de vie. À l'aide de bœufs, de chevaux, de charrues et de tracteurs, il finit par défricher presque toute sa terre.

Une fois passablement bien établi, il pensa se trouver une compagne de vie. Avec le consentement d'André Brousseau, il obtint la main de l'aînée, Anna, puis l'abbé Albéric Ouelette bénit leur mariage dans l'église paroissiale.



Adrien Piquette et Anna Brousseau lors de leur mariage en 1910.

Une note dans un de ses carnets démontre son attitude positive : « Je suis seul dans un *shack*, à deux milles de mes voisins. Le vent siffle, il fait froid, mais ma petite chaumière est bien chaude et bien approvisionnée ». Quel confort! Tout de même, l'isolement devait se faire sentir. Son amour de la lecture, du chant et de la musique (il jouait de la flûte piccolo) lui servait de divertissement, aux dires de son épouse.

Adrien était fier d'être cultivateur! En dépit des sécheresses, gelées et grêles, chaque printemps le retrouvait plein d'enthousiasme pour recommencer les semences avec l'espoir que la prochaine récolte serait encore meilleure que celle de l'année précédente.

Certaines responsabilités de la ferme lui pesaient sur les épaules; il ne s'est jamais habitué à tuer les



La maison familiale en 1934

cochons, une nécessité en ce temps-là, puisque les boucheries n'existaient pas dans le milieu! Préparer le *bois de chauffage* était une autre tâche ardue.

Mais le plus pénible était de scier les gros cubes de glace sur le lac Saint-Vincent dans les grands froids d'hiver. Il fallait ensuite les transporter en traîneau pour les mettre dans un caveau avec les sciures de bois pour préserver la glace le plus longtemps possible. Ceci servait de *frigo*, pour conserver la crème et la viande durant les temps doux.

Comme tous les pionniers de leur temps, Adrien et Anna firent preuve de grand courage et de patience. Les épreuves n'ont pas manqué. Un automne, le feu qui avait été mis pour brûler l'herbe a atteint l'entrepôt de grain (*granary*) et il fut détruit complètement. Quelle perte!

Un accident de machinerie agricole en 1948 a failli lui coûter la vie. Un jour qu'il labourait avec le tracteur, il est tombé sous la charrue et est devenu inconscient. Par chance, le frère de ma mère, Léon Brousseau, qui passait sur la route, vit le tracteur inoccupé qui faisait un sillon en zigzag. Il s'arrêta pour déterminer la cause. La découverte lui fut bouleversante. Il s'empressa de le transporter à l'hôpital Sainte-Thérèse à Saint-Paul. Grâce à lui, et les bons soins médicaux



Les chevaux d'Adrien

reçus, Adrien s'est miraculeusement remis de cette épreuve.

Après plus de 46 ans de travail sur la ferme, Adrien et Anna choisirent de prendre leur retraite à Saint-Paul. La terre paternelle passa au deuxième garçon de la famille. Aujourd'hui, elle appartient au plus vieux des fils. C'est dire que la terre défrichée par Adrien Piquette est encore dans la famille.

Un jour, j'ai demandé à mon père s'il avait déjà regretté la décision de s'établir dans l'Ouest. Il me répondit : « Je n'ai jamais eu le moindre regret et n'aurais pas pu être plus heureux ailleurs. »

Un an seulement après le déménagement à Saint-Paul, Adrien devint aveugle à la suite d'un glaucome aigu. Ceci fut la plus cruelle des toutes les épreuves qu'il a connues. Après quelques années, il accepta son sort et continua de jouir de la vie. Il n'a jamais revu son *homestead*. Le 9 septembre 1966, après quelques semaines de maladie, il prit sa retraite finale laissant son épouse Anna et ses huit enfants.



Anna Brousseau et Adrien Piquette en 1963.

Il y aura 100 ans en juillet 2010 qu'il prit possession de son *homestead*. La vie d'Adrien se continue dans ses 243 descendants qui lui gardent une grande admiration pour sa vie de pionnier à Saint-Vincent.

Cet extrait du poème de William Chapman, tiré du livre « Les Aspirations », décrit bien les sentiments de mon père envers le travail de laboureur.

## LE LABOUREUR

Derrière deux grands bœufs ou  
deux lourds percherons,  
L'homme marche courbé dans le pré solitaire,  
Ses poignets musculeux rivés aux mancherons  
De la charrue ouvrant le ventre de la terre.

Texte écrit par Lorraine Byron  
Société généalogique du Nord-Ouest

## Anniversaire

C'est le 22 avril 1970 que le Jour de la Terre a été célébré pour la première fois. Ce mouvement environnemental a été instauré aux États-Unis, et a mené à la création de l'agence de protection de l'environnement des États-Unis (EPA) et à l'adoption de la loi « *Clean Air, Clean Water, and Endangered Species* ».

Vingt ans plus tard, le Jour de la Terre devient un événement planétaire. De nos jours, plus de 500 millions de personnes dans 184 pays passent à l'action chaque année dans le cadre du Jour de la Terre.

Pourtant, presque 40 ans après la création de ce jour de rassemblement, la dégradation de l'environnement continue d'accélérer. Néanmoins, certains espèrent que les consciences s'éveillent.

## Concours « Qui suis-je? »

**Quel est le nom du chemin de fer dont la construction a failli être interrompue en 1883? Ce train devait traverser tout le pays et passer près de Calgary sur la réserve des Pieds-Noirs. Pour s'opposer au projet, les Pieds-Noirs ont bloqué le chemin. Heureusement, le Père Albert Lacombe savait parler Cri et a négocié la paix pour permettre au train de passer sur les lieux.**

Faites-nous parvenir votre réponse, par la poste ou par courriel, **avant le 29 mai 2009** et courrez la chance de gagner un laissez-passer pour toute la famille vous permettant de visiter un lieu historique provincial, un musée ou un centre d'interprétation de l'Alberta!

Par courriel : [avantquejoublie@acfa.ab.ca](mailto:avantquejoublie@acfa.ab.ca)

Par la poste :

ACFA - A/s Concours - Avant que j'oublie  
8627, rue Marie-Anne-Gaboury (91<sup>e</sup> rue) Bureau 303  
Edmonton (AB) T6C 3N1

## RÉPONSE DU MOIS DE FÉVRIER 2009

Félicitations à Lyne Lemieux qui a su trouver la réponse au concours du mois de février 2009 : Maxime Jean-Louis était est la personne associée au projet du magazine *Reflét*.



## Écrire son histoire au pluriel

Mme Pierrette Requier a écrit son histoire franco-albertaine en anglais. Son livre, intitulé *Details From the Edge of the Village*, est publié cette année par Frontenac House de Calgary. Elle a traduit quelques textes de ce livre en français pour l'événement 4 voix, 4 voies!; une lecture publique qui a eu lieu au Campus Saint-Jean le 19 mars dernier. Ses textes sont riches de véracité et de métissage linguistique qui donne une couleur authentique et ils nous font revivre une époque, un lieu, un moment. Sans oublier la bataille pour la qualité du français en Alberta, il est beau de se souvenir de ces accents qui charment.

Or, la mémoire de Mme Requier est partagée par plusieurs générations qui ont subi les ravages de l'oubli culturel et linguistique mais qui doivent utiliser l'anglais pour se remémorer. L'histoire francophone conserve notre patrimoine, mais son écriture dans d'autres langues, telle que celle de Shakespeare, rend ce patrimoine plus accessible et touche le vécu de plusieurs. Félicitations à Mme Requier, mais aussi à TOUS ceux qui font rayonner la culture francophone de l'Alberta .... dans toutes les langues!

Les trois textes qui suivent sont traduits du livre *Details From the Edge of the Village*, publié par Frontenac House de Calgary, quartet 2009.



### L'eau

Ma mère a un régime, et chaque lundi matin, de bonne heure, elle fait son grand lavage. Il faut que tout soit fini par l'heure du midi, avant que les enfants viennent *luncher*. L'après-midi, elle s'apprête à faire du pain. Les lundis et les vendredis, Mom fait ses 20 pains. De temps à autre, elle nous régale avec ses *cinnamon buns*. Du sentier de l'église, on hume le sucre et la cannelle un peu brûlés, l'odeur du ciel sur la Terre!

Chez nous, on est toujours à court d'eau. Il faut donc la ménager, l'eau! Même l'eau à boire, que Dad doit aller chercher de la *pond* du village, qu'on garde dans un baril recouvert dans le *porche* de dehors. L'eau de notre *pond* n'est pas potable, mais en été, c'est bien utile de s'en servir pour le lavage, pis en hiver on rentre de la neige et de la glace. Il faut en rentrer d'la neige pour remplir le *boiler* d'eau que Mom met à chauffer sur son fameux poêle à gaz.

Chez nous, y'a toujours un bébé dans le berceau, ça fait que y'a toujours des couches à rincer, à faire tremper, à faire bouillir. Après le weekend, y' en a du lavage : les chemises blanches des gars, les robes du dimanche, les bas blancs, les serviettes de bain, les nappes, toujours les draps de ceux qui pissent encore au lit.

Quand ma mère en a assez; qu'elle prend de grands respirez; qu'elle se met à regarder par la fenêtre, que je l'entends supplier le Dieu de l'eau, pas n'importe quelle eau, mais, « Seigneur donnez-moi l'eau courante », dans ma tête de petite fille j'imagine un champ rempli d'eau, toute pour Mom, un grand réservoir transparent, luisant au soleil, comme un beau bloc de glace que mon père creusait des brins de scie et lavait soigneusement, quand on vivait de l'autre bord de la *track*, pis qu'on avait la glacière.

Oui, j'imagine une belle eau claire, pas comme l'eau de juin brunâtre du *creek* sur la terre, ou l'eau de la *pond* pleine d'algues. Et dans la maison, je place à la portée de la main de ma mère, la fameuse *tap* dont elle nous parle quand elle vient au désespoir. Mom n'aurait qu'à toucher ce robinet du bout du doigt comme une baguette magique pour faire couler l'eau à en remplir tous les contenants dans la maison, à en déborder, à s'en satisfaire l'âme, se rassurer que plus jamais on ne manquerait d'eau.

Même si mon père est membre du conseil du village, y' a pas pu pousser les choses. On l'a pas encore, nous, l'eau courante dans notre coin, ni de lampadaire. Ça n'a pas encore été approuvé. C'est toujours une question de budget. Ma mère en a plein le coeur de patienter.

### Le bain du samedi soir

Samedi soir, les parents se reposent. Dad lit dans son grand fauteuil *vibrator/recliner*. Mom crochète ou elle lit un de ses romans en série. Avant *Le Ranch 680* au Poste CHFA, on prend notre bain. Pendant que l'eau chauffe sur le poêle à gaz, mon grand frère installe la *tub* en étain au beau milieu du plancher de cuisine. Entourée

de vapeur, ma mère vide soigneusement l'eau presque bouillante. Elle aime entendre chanter l'eau sur le fond de métal, ajouter quelques *dipper* d'eau du baril dans le *porch* pour la faire refroidir un peu.

Deux pouces d'eau, c'est tout qu'il y a dans notre baignoire, pour laver huit personnes. Les grandes filles se baignent en premier pendant que les petits gars jouent en haut. On se lave les cheveux avec une barre de savon *Lux*. Mom dit que ça fait bien reluire nos cheveux. On se rince la tête les unes les autres, enfile nos *housecoats*, et ensuite on se brosse vite les cheveux. Faut se dépêcher parce que c'est notre *job* de donner un bain aux petits frères, et on ne doit pas laisser l'eau trop refroidir.

Quand on les pêche du fond de la *tub* tous propres, pour les emmailloter dans nos serviettes déjà un peu humides, ils grelotent, claquent des dents, se replient les jambes, se recroquevillent, ont la chair de poule aux fesses, aux jambes, et aux bras maigres. On les essuie vigoureusement, leur frotte la belle tête *crew cut*, et vite on enfile leurs pyjamas.

Pendant que les plus vieux se préparent pour leurs *dates*, moi et mes petits frères inventons des danses à la musique des rigodons. On fait rire Mom. Dad ne s'aperçoit de rien, il marmonne ce qu'il lit, caché derrière un de ses *magazines*. Il se rattrape dans sa pile de *Popular Mechanics*, *Saturday Evening Post*, *Record Gazette*, se renseigne, étudie.

Les grands, qui se croient toujours supérieurs ne rient pas, eux, ne font même pas semblant de nous trouver même un peu drôle, nous traite de tatas, d'énervés. On s'en fout. La vie est agréable. Nos parents se détendent. On danse. Et demain c'est dimanche, jour du sabbat. Des

fois, le dimanche, on va passer l'après-midi au lac Winagami ou on a de la visite.

Je n'ai jamais vu mon frère aîné se baigner. Il est spécial, lui. Déjà homme, il aide les adultes. Mon grand frère a sa chambre à lui-même, une radio *transistor*, un char. Il va et vient comme il veut. Il a sa blonde *steady*. Il est roi.

### L'eau bénite

Quand il mouille une belle pluie chaude ou quand une tempête d'été s'élève soudainement, Mom, souriante, se souvient de son enfance sur le *homestead*, quand elle et son frère Jean allaient courir nu-pieds dans la pluie.

Et, chaque fois, elle raconte comment ils aimaient ressentir la belle bouette entre leurs petits orteils. Mom nous invite à faire pareil, d'aller courir dans la ruelle derrière la maison, sous le grand ciel changeant. « On ne sait jamais, les enfants, vous aurez peut-être de la chance, vous verrez peut-être un arc-en-ciel double.

Débridés, bras grands ouverts, on court à toute allure dans cette eau qui nous tombe du ciel. On en boit, on crie, on s'éclabousse. On se salit comme il faut. Quand on est tout mouillés comme des canards, que nos vêtements nous collent au dos, aux jambes, dans le *porch* du dehors, un grand bassin d'eau nous attend.

On s'y rince les pieds, s'essuie avec des serviettes presque prêtes pour la boîte à guenilles. On change nos *tops* et nos *pédales pushers* mouillés, les accroche sur la corde à linge. On boit un bon chocolat chaud. Nos parents prennent un café, fument une cigarette.

Textes de Pierrette Requier



## Mes trois arrivées

Combien d'entre nous se sont déjà fait poser la question : comment êtes-vous arrivés en Alberta? Si pour plusieurs, y répondre est devenu un fardeau, Pascale Nadon, elle, s'en réjouit chaque fois. C'est que la réalisatrice pupitre de Radio-Canada à Edmonton aime non seulement jouer au théâtre et raconter des histoires, mais de plus, celle de son arrivée comporte plusieurs actes...

*La première fois que je suis venue pour vrai à Edmonton (parce que j'étais déjà venue avant, de passage, en voyage), c'était en 2004. Je suis venue pour remplacer quelqu'un qui était en congé de maladie prolongé. Ça s'est passé d'une drôle de manière, c'est arrivé par la porte d'à côté comme on dit. Alexandra, une de mes amies journalistes, avait fait une demande d'échange ici, pour apprendre l'anglais.*

*Un jour, le téléphone sonne chez nous : oui, bonjour, je suis Daniel Girard, producteur délégué à Edmonton puis j'aurais quelque chose à t'offrir. J'aurais besoin d'un pupitre pour un remplacement de neuf mois. Je lui ai dit : je n'ai jamais fait ça. Oui, mais ton superviseur m'a dit que tu étais rendue là, es-tu prête à relever le défi? Finalement, c'est ce qui m'a amenée ici la première fois. Je suis venue avec Alexandra, en même temps, chacune dans notre voiture remplie jusqu'au plafond de tout ce qu'on pouvait amener et avec des walkies-talkies.*

*d'un an, au moment où mon contrat s'est terminé, la personne que je remplaçais était censée revenir, donc je suis repartie en voyage. J'ai organisé mon déménagement, et à la dernière minute, il a démissionné. Pendant mon voyage, je reviens sur mes pas, à Edmonton pour régler tout cela, je cherche un appartement. Après, je reprends la route et retourne au Québec. Je fais la tournée des grands-ducs; je passe par l'Abitibi, ma terre natale, par Montréal, puis Sherbrooke, pour régler toutes mes affaires de déménagement. C'est compliqué déménager d'une province à l'autre, puis je l'ai fait je ne sais pas combien de fois!*

*Finalement, ça a été comme une troisième arrivée. Et à chaque fois que je suis partie, j'ai eu des partys de départ, c'était même devenu un running gag, dès qu'il y avait un party, les gens me disaient : c'est toi qui s'en va encore? Même chez les Anglais de CBC, c'est devenu du folklore.*



*matin au travail puis que la personne qui entre en avant de moi, au Edmonton City Centre, c'est immanquable, elle tient la porte pour l'autre en arrière, c'est comme une chaîne sans fin.*

### L'Ouest et les cowboys

*Quand j'étais petite, j'aurais voulu vivre dans un western. J'adore l'Ouest. L'Ouest, dans ma tête, c'est les cowboys. Effectivement, j'adore ça et quand je vais dans le coin de Pincher Creek, quand je vais au ranch, j'aime ça!*

*Surtout près des Foothills, avec les montagnes en arrière, il y a les plaines avec les chevaux qui se promènent, les petites fermes, et on peut rouler pendant des heures sans croiser une automobile, sans croiser une habitation. C'est plaisant, ah! que j'aime ça. Et puis la lumière! Quand je suis retournée dans l'Est, c'est ce qui m'a manqué le plus. Ici, le ciel est comme partout, le ciel est immense.*

**Pour cette femme avide de voyages et de routes, l'Alberta est la maison toute désignée qui lui offre d'infinies contrées à découvrir.**

*J'adore les Prairies, j'adore me promener dans les petites routes, j'adore... Il y a vraiment quelque chose que je trouve qui me ressemble. Je suis bien! Ici, je découvre encore des je-ne-sais-pas-où. Avec ma Civic, je voyais plein de petits chemins où je ne pouvais pas aller. Maintenant que j'ai un camion, je vais pouvoir les explorer... Il me reste encore plein d'endroits à découvrir.*

Propos recueillis par Mylène Briand



### Une francophonie à l'ouest du Manitoba?

*Moi, dans le fond, quand je suis arrivée ici, je suis arrivée avec les mêmes préjugés que tout le monde, ou sans être nécessairement des préjugés, en tout cas, des idées préconçues. Un, je n'avais aucune idée qu'il pouvait vraiment exister des francophones ici. Je savais qu'il y en avait au Manitoba, en Acadie, on le sait tous, dans le Nord de l'Ontario...*

*Dans l'Est, on a l'impression que ça s'arrête au Manitoba, à Saint-Boniface. Je n'avais jamais imaginé qu'il pouvait y en avoir autant. Puis, j'avais dans la tête que c'était des cowboys, j'avais l'impression que ça ressemblerait au Texas. Que ça serait hyper religieux de droite. C'était ce que j'avais dans l'idée. J'ai découvert que ce n'était pas ça du tout. Que oui, il en existait une, communauté francophone, et qu'elle était belle, elle était le fun, je trouvais ça vraiment intéressant, j'ai appris plein de trucs.*

**Sa découverte de la communauté francophone a mené Pascale aux auditions de L'UniThéâtre pour la pièce communautaire en 2007, la colonie. Elle y a décroché un des deux rôles principaux, Marie Sorbin. Un pas de plus vers son installation permanente en Alberta.**

*Je me suis vraiment sentie chez nous. J'ai trouvé que les gens étaient polis, que les gens étaient courtois. Je trouve ça fascinant quand j'arrive le*



### Neuf mois plus tard, le retour à Sherbrooke au Québec devenait inévitable.

*Comme la personne que je remplaçais revenait au travail, je n'avais pas le choix de partir. J'ai aimé la communauté beaucoup, ça, ça m'a frappé. J'ai appris à voir l'Alberta, mais aussi le Québec d'un autre œil. J'aimais l'esprit de communauté. Je trouve qu'Edmonton, c'est une ville intéressante, particulièrement l'été, c'est magnifique. Il y avait les Rocheuses, aussi, qui allaient me manquer, quoique ça, je me disais : c'est sûr que je vais revenir, en vacances...*

### Un an à Sherbrooke

*Je ne suis restée qu'un an à Sherbrooke avant de revenir ici. Pendant toute cette année-là, je n'ai pas arrêté de faire exactement la même affaire que j'avais faite ici, c'est-à-dire comparer à l'inverse. (...) Finalement, je me disais : j'aimerais ça y retourner, j'étais bien là-bas, c'est une place qui me ressemble, je me sens chez nous. Comme de fait, l'été d'après, on me rappelle et me dit : "qu'est-ce que tu fais cet été, voudrais-tu venir travailler chez nous?"*

*Au début, c'était pour deux mois, finalement ça s'est transformé en un an. Puis, au bout*



Patrimoine  
canadien

Canadian  
Heritage

LE FRANCO

